

La marchande de modes appela la jeune ouvrière.

— Rosalie, préparez vos hardes, vous allez partir pour votre pays en compagnie de Juliette ; je vous paierai votre voyage, je vous accorde six semaines pour aller et revenir. Vous partirez... ?

— Ce soir, dit Mlle de Verteuil. Le coche d'Orléans part-il le soir ?

— Oh ! oui, mademoiselle Juliette, dit Rosalie. En moins de quinze jours nous serons en Auvergne, car les coches vont si vite à présent !

Mlle de Verteuil monta à une petite mansarde où elle passait depuis six semaines ses nuits à pleurer plutôt qu'à dormir. Elle réunit quelque bijoux plus précieux par leur souvenir que par leur valeur. Elle se fit, tant bien que mal, un modeste costume de voyage ; après quoi, elle pria Dieu et se parla à elle-même des absents jusqu'à l'heure du départ. Les absents, c'étaient son père et son frère : son frère tué à la journée du 10 août, son père guillotiné sur un jugement rendu par Fouquier Tinville, après une accusation formulée par le père Duchesne.

Elle monta en voiture avec Rosalie, très résignée à subir sans se plaindre tous les ennuis d'un pareil voyage.

Quand elle fut partie, la marchande de modes, tout attristée, mais respirant en liberté, alla s'asseoir dans la boutique comme une femme tourmentée d'un secret.

— Juliette reviendra-t-elle ? demanda Mlle Eléonore.

— Peut-être dit la maîtresse.

— Elle est partie sans nous dire adieu.

— C'est sans doute parce qu'elle va bientôt revenir.

— Quand on va si loin, en Auvergne, ce n'est pas seulement pour se promener.

— Elle voulait prendre un peu l'air du pays.

— Oui, elle avait le mal du pays ; cela veut dire qu'elle avait un amant là-bas.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, interrompit la marchande de modes ; si vous la connaissiez comme je la connais !

— Oh ! dites-nous donc son histoire !

— Non, non, se dit tout bas la maîtresse, il ne sera pas dit que je ne sais pas garder un secret. Eh ! mon Dieu ! poursuivait-elle tout haut, c'est votre histoire à toutes, un amant qui vous trompe d'abord, un amant qui vous trompe ensuite, d'autres encore, s'il en vient.

Cette histoire de Mlle de Verteuil était bien simple. Bien que son père, le comte de Verteuil, eût prôné les idées forgées comme des armes sur l'enclume de l'Encyclopédie, dès que la révolution éclata, il prit la défense de son roi ; il demeura fidèle à son poste, prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour la défense du trône et même de l'autel. Il refusa de partir pour l'exil comme tant d'autres qui se disaient prudents. Il vit la reine à Versailles ; il jura de mourir en combattant pour elle. Dieu ne lui accorda pas le triste honneur de mourir sur le champ de bataille où ne combattait que des Français, des frères, mais des frères de deux lits ; il fut un des premiers pour qui s'éleva la guillotine. Emprisonné comme ci-devant, condamné pour son titre de comte, il fut exécuté aux acclamations de la populace, qui croyait hériter des biens et des droits de chaque gentilhomme qui tombait. Mlle de Verteuil fut avertie à temps des dangers qui la menaçaient : fille d'un gentilhomme qui s'était montré un des plus hardis défenseurs du trône, sœur d'un soldat mort les armes à la main contre la liberté

il y avait là de quoi faire un terrible acte d'accusation. Seule sans famille et sans amis, réfugiée avec une domestique dans un hôtel garni de la rue Saint-Honoré, il lui fallut songer à une retraite plus sûre. Où aller dans ce désert qui s'appelle Paris, quand on n'a pas d'argent pour le peupler ? La jeune fille alla demander asile à une des anciennes femmes de chambre de son père, devenue marchande de modes, grâce aux largesses d'un financier son bienfaiteur.

On sait déjà comment, sous le nom de Juliette, Mlle Madeleine de Verteuil passa six semaines comme une simple ouvrière.

Cependant la voilà plus seule que jamais sur la route d'un pays inconnu, sans aucun de ces charmans souvenirs qui guident les cœurs qui ont aimé ; souvenirs bénis du ciel qui consolent du présent, quand l'espérance n'a rien à dire ou plutôt rien à chanter.

Qui sait ? Dans le pays où elle va, il y des cœurs qui palpitent, des roses qui s'épanouissent, des rayons qui font sourire la nature. Partout où il y a un cœur qui bat, une fleur qui s'ouvre, un rayon qui passe, l'espérance élève sa voix divine.

Dans ce pays perdu où Mlle de Verteuil va chercher l'oubli du monde dans le silence des solitudes, peut-être trouvera-t-elle pour son cœur l'orage et la tempête.

II.

Le château de Rouvray, bâti en briques, à coins de pierres sculptées, est une des demeures seigneuriales les mieux conservées du temps de Louis XIII. La date inscrite sur la porte à herse et à tourelles qui domine l'avenue marque 1622. Les fossés, naguère remplis d'eau courante venue des sources vives de la montagne, sont à cette heure cultivés en jardin potager. Une des ailes du château a été transformée en fabrique de sucre ; plus d'une fois l'impur badigeon a masqué les respectables rides que les hivers ont imprimées sur toutes les façades ; le parc, autrefois couvert d'arbres centenaires, peuplé de bosquets, percé de promenades majestueuses, a été labouré comme un champ non clos.

Cependant ce château de Rouvray a eu beau se faire maison bourgeoise, fabrique, métairie, il a gardé quelque chose de ses airs magnifiques. Rien qu'à voir les lierres qui ceignent et retiennent les murs en ruines du parc où l'on ne se promène plus, on salue le château du beau temps.

Il y a au voisinage un château moderne, bâti avec tout le luxe insolent d'un enrichi d'hier. Dans ce château moderne, on ne fane pas son foin, on ne recueille pas son blé, on ne fabrique pas de sucre. Ce ne sont du matin au soir que cavalcades et fêtes, valets en livrée, équipages éblouissants ; mais que l'ancien château est bien plus seigneurial que ce château moderne !

En 1792, le paysage avait beaucoup plus de caractère qu'aujourd'hui. On retrouve encore un beau précipice, la Fontaine des Corbeaux, tout hérissé de roches gigantesques : mais où sont les bois, les moulins en ruines, les vastes prairies, les vignes abondantes qui variaient avec tant d'harmonie sauvage la montagne et la vallée ? Une culture uniforme s'étend de toutes parts ; on a défriché les bois, on a déraciné les rochers, on a desséché les prairies, on a, — sacrilège qui s'étend et qui perdra la France, — on a arraché la vigne, la gaieté des yeux et du cœur !

Mlle de Verteuil trouva, comme elle s'y était attendue, un ac-